

Son jeu gagnerait à être moins timide et plus en dehors. Nous avons peu entendu M<sup>lle</sup> Sannazaro ; le seul rôle de Roméo a suffi cependant pour montrer à quel degré savant elle sait pousser l'art de phraser, de colorer le récitatif. C'est une qualité très-rare ; il est fâcheux seulement qu'elle n'ait à son service qu'un instrument mal caractérisé, dépourvu de sonorité dans les cordes basses. On voit que, sous le rapport du personnel féminin, la Compagnie est bien complète ; ajoutez qu'on nous promet M<sup>lle</sup> Lagrange, l'artiste sans rivale, une cantatrice qui défierait Sivori et son violon magique ! attendons.

Que dirons-nous de Calzolari ? Depuis Mario, nous n'avons pas souvenir d'une voix pareille ; et quel art dans la manière de respirer, de moduler ; quelle facilité dans les vocalises ! C'est à désespérer même une chanteuse à roulades. Du premier jour, il a conquis le public, et, à chaque représentation, l'ovation a été grandissante ; dans *Don Pasquale*, il effaçait les souvenirs du *Barbier*, et dans *Linda* il faisait oublier son triomphe de l'*Elisire*. Avec Calzolari, Napoléone Rossi et M<sup>me</sup> Vera, l'été n'a point de feux qui vous fassent reculer. Trois fois par semaine on se plonge délicieusement dans cette étuve du Grand-Théâtre, où les mélodies viennent vous caresser comme des brises fraîches. Nous avons nommé Napoléone Rossi ; celui-là est aussi de la grande famille des comédiens-chanteurs ; il possède les vraies traditions et il semble l'héritier de Lablache, avec son chant syllabique et sa figure épanouie.

Il semble que déjà la liste des artistes qui composent la Compagnie italienne est assez longue. Eh bien ! il faut encore y ajouter Gnone, un baryton de mérite, qui a été très-émouvant dans le rôle du père de Linda, Caspani, un débutant qui, pour avoir traversé les fumées d'un café chantant, n'en a pas moins gardé une voix très-belle, très-expressive, dans les notes hautes surtout, et une bonne méthode, acquise en Italie, à côté des grands chanteurs. Le premier ténor dans le grand opéra, Armandi, n'a pu jusqu'ici nous donner sa vraie mesure ; attendons qu'il soit remis de son indisposition pour le juger en connaissance de cause. Si le grand opéra chôme un peu, n'avons-nous pas l'opéra bouffe, si supérieurement chanté et joué ? Qu'avons-nous besoin d'un fort ténor, lorsque nous pouvons applaudir Calzolari ?

M. D.